

Les rencontres au bout du crayon de Vincent Scherrer alias Veesse



Ancien ouvrier et travaillant actuellement à la ville de Mulhouse, Vincent Scherrer alias Veesse est arrivé au dessin d'humour par amour du croquis et grâce au syndicalisme. Photo Dom Poirier

Dessinateur humoristique, ancien ouvrier aujourd'hui fonctionnaire territorial à Mulhouse, Vincent Scherrer dit Veesse a la passion du « crobard*» qui, selon lui, « permet d'aller droit aux questions essentielles ».

« J'ai passé mon enfance dans le quartier Fridolin. Mon père était ouvrier, ma mère au foyer pour s'occuper de six enfants. » Vincent Scherrer qui a aujourd'hui 56 ans, se remémore son enfance ouvrière à Mulhouse. « Comme mon père était invalide physique, on vivait beaucoup sur les allocations. À chaque naissance un nouvel équipement ménager entraînait à la maison ! »

À l'époque, l'usine représentait l'issue presque obligée des gamins de son quartier. Veesse entre à 16 ans chez Peugeot « comme ajusteur ». « J'ai découvert le syndicalisme, la CFDT et le militantisme. » Après cinq ans chez le constructeur automobile, le jeune homme est embauché chez Fisher Contrôls à Cernay. « On y fabriquait du matériel industriel et des vannes de régulation pour le secteur nucléaire. »

Vincent est happé par le mouvement antinucléaire et produit ses premiers dessins. « J'avais 28 ans. Avant, je gribouillais dans les marges un peu n'importe quoi. Au brevet du collège, j'ai raté l'épreuve de maths mais j'ai dessiné un super quadricycle sur la feuille de brouillon ».

« J'adorais la géométrie descriptive »

Cette attirance pour le dessin, Veesse l'a toujours ressentie. « Mais ce n'était pas quelque chose de construit, juste une passion ». Elle le pousse à suivre des cours du soir en dessin industriel alors qu'il travaille encore chez Peugeot. « La vie, ce ne pouvait pas être juste une vie d'ajusteur, car même si j'aimais ce métier, on n'était pas reconnu. C'était frustrant. »

Il obtient son CAP de dessinateur industriel. « J'ai appris la perspective et j'adorais la géométrie descriptive » Les cours du soir lui apportent plus qu'un CAP, puisque c'est là qu'il rencontre celle qui deviendra son épouse et avec qui il aura deux enfants, un garçon et une fille âgé aujourd'hui de 27 et 22 ans.

Chez Fischer, il dessine pour les antinucléaires. « On commençait à installer des photocopieurs à grand tirage. Un jour, j'ai oublié un dessin sur la vitre de la photocopieuse. J'ai été convoqué chez le directeur et je me suis fait engueuler. Il est allé jusqu'à me dire : on ne veut plus vous voir avec un crayon à la main ! Pour moi, cela a été une révélation. Je suis sorti du bureau avec l'étiquette « attention dessinateur ! »

La dernière semaine de son poste chez Fisher, trois tracts sont sortis avec un « crobard » de sa main. « À l'époque on poussait les ouvriers de 52 ans à partir à la retraite et on les faisait revenir la nuit pour travailler parce qu'ils avaient le savoir-faire. Le syndicat a fait trois tracts sur le sujet avec mes dessins ».

Après cette expérience, Veesse décide de faire passer cette étiquette qu'on lui a collée dans le dos vers devant. « Je voulais entrer dans le monde de l'illustration et du dessin de presse via les publications syndicales. Moi qui sortais d'un monde catho, le syndicalisme c'était le rouge. Et j'ai aussi découvert ce monde de l'usine, où tu rentres le soir crevé, avec juste l'envie de t'affaler devant la télé, sans énergie pour prendre ne serait-ce qu'un livre. On ne peut pas laisser faire cela. »

Le dessinateur ouvrier fréquente l'Association mulhousienne pour la culture « née après 68 » et rencontre le syndicaliste Roger Imbéry qui travaillait à la SACM (Société alsacienne de constructions mécaniques). « Il y publiait un journal. En rentrant à Cernay, j'ai dit : on va faire un journal d'entreprise. Depuis je n'ai pas arrêté ».

Pour lui, la dérision permet de traiter un thème, « même le pire » et amener ainsi « au cœur du débat, aux questions essentielles ».

Il fait des dessins pour la revue satirique bas-rhinoise L'Asperge et se lie d'amitié avec deux autres dessinateurs, Joël Lebre et Dédé (André Baroin) qui vont devenir des amis. Il collabore au journal L'Alsace à Mulhouse pendant quelques années avec un dessin hebdomadaire. « J'ai rencontré et dessiné pour d'autres journaux alternatifs, dont les gens de la Glorieuse à Montpellier, qui se payaient Georges Frêche. Je me suis bien amusé ! »

Entre 1990 et 2000, les trois compères taillent la route, de salons en foires. « En 1996, on a fait une expo pour l'anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl. Ensuite c'était le racisme puis l'ultralibéralisme. En 2003, j'ai arrêté car j'étais complètement lessivé. »

« On flotte un peu, c'est un mur qui tombe »

Veesse a publié 10 à 12 recueils des dessins présentés lors de ces expositions. « On aimait sortir les livres, les blocs à dessins, le saucisson et le pinard. Les gens venaient s'asseoir et la discussion démarrait... »

Car le contact avec les autres le passionne, que ce soit lors de ses tournées ou à la Ville de Mulhouse. « On discutait avec des associations d'habitants des projets d'aménagement. C'était pas organisé, mais on allait parler aux gens. » La vie selon lui doit être « jouissive, rigolote et laisser la place aux autres. Il faut être proche des gens pour dessiner. »

Il rencontre Thierry Hans, le fondateur du magazine satirique bas-rhinois Tonic sur une foire aux livres à Colmar et rejoint l'équipe de rédaction en 2005. « Thierry Hans est un développeur. Il a tout le temps envie de faire autre chose et c'est contagieux ! » Ensemble, ils ont lancé en avril un hebdomadaire satirique « Hebdi hebdo ».

P our lui, le dessin satirique a une grande vertu, celle de savoir où sont les limites. « Si on n'y touche jamais, on ne sait pas où elles sont. En revanche, quand on les franchit régulièrement, cela permet de les visualiser et d'en parler. »

Le dessinateur envoie aussi des dessins à feu Siné-Hebdo : « Quand j'ai ouvert le journal, il n'y avait que des dessinateurs que je connaissais ». Après six mois de siège, Siné lui prend enfin un dessin sur les financiers. Un moment fort pour le Mulhousien. « On flotte un peu, c'est un mur qui tombe ! »

Cependant, il sait que ce qu'il fait lui vaut tout au plus de l'inconfort. « En revanche, je connais un dessinateur marocain qui habite Wittenheim. Il a dû fuir son pays à cause de ses dessins ».

Lui même reconnaît qu'il n'a jamais eu à faire de dessins alimentaires. « Pour manger, je travaille ! » Et aujourd'hui, s'il poursuit avec gourmandise son travail de satire, il s'est lancé dans des carnets de voyage aux dessins plus personnels. « Là, on est dans le pur plaisir ».

Geneviève Daune-Anglard

(*) Croquis en argot.